

LES PLAINES
SAPIN ET SERINGA.

Avec les maquisards de Somme-Leuze



Plaquette réalisée par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be
en mai 2015

Avec les maquisards de Somme-Leuze

Textes publiés en feuilleton dans le journal « Vers l'Avenir » en 1947 et dans le journal « Les Annonces de l'Ourthe » en 1990
par **Pol MATAGNE**

A ceux qui, chaque jour, affrontèrent la mort et à la mémoire de leurs frères qui tombèrent sous les balles ennemies, nous dédions ces quelques lignes.

Coups de feu dans le vide...

Un beau matin, M. Joseph M..., d'Ocquier, se rend au presbytère de Bonsin pour y confectionner de fausses pièces d'identité pour les réfractaires. Il portait sur lui le cachet communal requis, subtilisé dans la poche du très sympathique secrétaire, M. Thumson, lequel ne donnait pas le cachet mais ne s'opposait pas à son enlèvement...

Arrivé aux premières maisons de Bonsin, Joseph aperçoit une auto arrêtée devant la maison de M. Davin. Curieux par nature, il entre... mais se trouve en présence d'un officier allemand. Une dénonciation anonyme y avait amené quelques Boches et ceux-ci se trouvaient en train de perquisitionner, espérant trouver, c'était l'objet de leur visite, un dépôt d'armes et de matériel clandestin.



Marcel Nassogne, chef de la 2001, arrêté en février 1944 à Chardeneux et porté disparu en Allemagne.

Evidemment, Joseph ne perd pas le nord et demande un paquet de cigarettes. Mais l'officier intervient immédiatement :

— Vous êtes un terroriste et vous venez chercher des armes !

Il fouille consciencieusement l'intéressé et le trouve porteur du cachet communal d'Ocquier.

— Où avez-vous eu ce cachet ?

— L'Administration communale d'Ocquier m'avait chargé de la reprendre à l'imprimerie Laloux, de Havelange.

— Bien !

L'officier allemand se précipite sur le téléphone et

demande le numéro de M. Laloux, à Havelange. Mais Havelange est occupé... et on resonnera.

Quelques minutes s'écoulent... La sonnerie du téléphone retentit, l'officier boche saisit le cornet. Mais à ce moment critique, Joseph intervient brusquement et, s'étant saisi d'une chaise qui se trouvait à sa portée, il la lance avec violence dans les pattes de l'officier qui lui tournait le dos. Notre maquisard ne perd pas son temps et, pendant que le Gris frotte ses jambes meurtries, il ouvre précipitamment la porte, la referme et s'empresse de mettre quelque distance entre lui et ses poursuivants... qui tardent à venir, n'étant pas encore remis de leur stupeur.

Mais l'Allemand se ressaisit tout de même et, tout en « gueulant » tant et plus, se lance à la poursuite du terroriste, déchargeant rageusement, mais en vain, toutes les balles disponibles de son arme.

A 200 m, voici un tournant, les routes sont multiples et les habitations complices s'empressent de cacher aux yeux des poursuivants la direction prise par le fuyard. En vain, les soldats se sont précipités à la recherche du jeune terroriste. Il s'est bel et bien échappé, l'oiseau de la cage aux rossignols... Jamais mention du cachet n'aura été faite en haut-lieu, car l'officier, honteux et confus, n'eut certes pas idée de se vanter de cette belle algarade.

Mon beau pays

Ce bref récit d'une aventure du maquis n'est pas le seul que nous ayons pu recueillir malgré la modestie des braves qui occupaient, durant les années terribles de l'occupation, les bois de la région de Somme-Leuze.

Mais avant de passer à d'autres exploits, étudions un instant ce beau coin de chez nous et les rudes gars qui l'habitaient.

La région que nous allons explorer s'étend sur le territoire des communes de Maffe, Méan, Bonsin, Borlon, Somme-Leuze et Petite-Somme. Ces villages sont situés dans la pointe sud-est de la province de Namur où celle-ci voisine avec les provinces de Liège et de Luxembourg. Cette disposition géographique des lieux présentait cet avantage appréciable que, lorsque le séjour dans une région devenait dangereux..., hop..., on passait la frontière provinciale et l'on se trouvait sous la juridiction d'un autre grand manitou du III^e Reich.

Trois sections occupaient cette partie de l'Ardenne, la 2001, la 5001 et la 12001 du Groupe 4, Section 3, Zone V, de l'A.S. Ce maquis était composé d'éléments hétéroclites : des réfractaires belges et français, des Juifs, des jeunes gens des pays rédimés, des Russes, etc.

Dans notre récit, nous nous sommes attachés aux grandes lignes et c'est volontairement que notre narration sera incomplète car des livres ne suffiraient pas à raconter les exploits de ces rudes maquisards de chez nous. En attendant que ces documents viennent nous compléter, nous nous efforcerons de vivre quelques instants de cette vie qui fut celle au sein du maquis ardennais.

Après l'orage

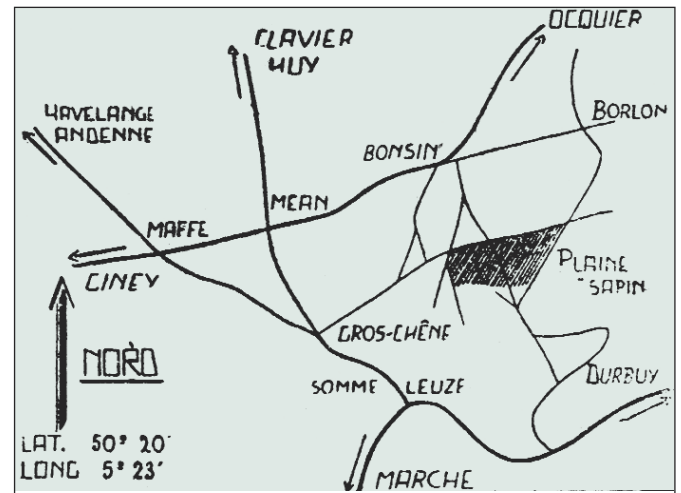
La capitulation du 28 mai 1940 nous laissait une Belgique ravagée par les affres de la guerre, décimée par ces 18 jours de combats inégaux contre un envahisseur dix fois supérieur en nombre et en matériel, une Belgique livrée sans défense aux excès d'un ennemi implacable et cruel qui, croyant à une victoire proche, faisait patte de velours sur griffe d'acier.

Cependant, s'il y eut des faibles et même des traîtres, malheureusement en nombre sans cesse croissant, qui doutèrent de la victoire de la bonne cause ou qui misèrent sur la défaite des Alliés, d'autres ne se laissèrent pas aller au premier mouvement de découragement mais décidèrent de mener immédiatement une action secrète autant qu'efficace contre ceux qui, pour la seconde fois en un quart de siècle, venaient de violer notre neutralité si chèrement acquise.

Le maquis s'éveille

Dès le début de l'occupation, sur tout le territoire belge naissait sans bruit et sous la botte nazie, les premiers îlots de résistance organisée. Ces groupes ne comptaient souvent que quelques braves décidés à mourir face au devoir plutôt que de voir la victoire encore si lointaine et à certains moments même douteuse, retardée un seul jour à cause de leur inertie. La mission de ces îlots disséminés et encore inexpérimentés, consistait uniquement dans l'établissement d'un service de renseignements qui, à ce moment, en rapport indirect avec Londres, devait non seulement tenir les Alliés au courant de la situation en Belgique mais surtout veiller à sauver les aviateurs amis tombés sur notre territoire. C'était là, la mission principale autant que périlleuse que devaient effectuer nos premiers résistants. A cet effet, la première ligne internationale de rapatriement fut créée. Les aviateurs soustraits aux recherches nazies étaient immédiatement dirigés sur Bruxelles, souvent en brûlant la politesse à Messieurs les Boches, ce qui, à certaines heures d'angoisse et de tension extrême, agrémentait les dangers courus d'un charme incomparable et quasi irrésistible. Passant d'un groupe à l'autre, ces aviateurs parvenaient ainsi à rejoindre leur base pour reprendre à nouveau le combat. Malheureusement, il arriva

maintes fois que, en ces premières heures de la résistance, le Boche parvint à faire main basse non seulement sur les évadés mais aussi sur ceux qui favorisaient leur évation. C'était alors les heures d'épreuve et d'affliction ; un instant, on pleurait les disparus mais pour repartir plus confiant dans l'avenir et plus fort pour supporter les nouvelles épreuves.



Voici la région où travaillaient nos maquisards. Tous ces charmants villages de chez nous ont gardé le souvenir de ces heures glorieuses. Beaucoup d'entre eux portent aussi de rudes blessures et pleurent encore leurs fils tombés au champ d'honneur.

On passa à l'action

Mais la résistance s'amplifie de jour en jour et devient active. De plus en plus, l'Allemand se montre sous son vrai visage. Ils avaient beau dire en 1940, ces Messieurs d'outre-Rhin : « Nous ne sommes plus les Boches de Guillaume... ». Non, de Guillaume, ils ne l'étaient plus, mais ils étaient ceux d'Hitler.

Les Allemands intensifient leur inhumaine chasse aux Juifs ; conclusion : le maquis s'accroît journellement de nouvelles recrues qui ne sont pas les moins patriotes. Ils veulent imposer à nos jeunes gens, le travail obligatoire à leur profit. Aussi nos braves populations condruziennes accueillent-elles généreusement et les malheureux Juifs poursuivis et les réfractaires dont le nombre augmente chaque jour. Ici, de nombreuses familles seraient à féliciter pour leur charité chrétienne, nous nous en garderons de peur d'en oublier. Le château de Bassines, situé en plein bois et transformé en école déjà avant-guerre, hébergeait à lui seul 63 illégaux. C'était le cœur des forêts ardennaises mais aussi et surtout c'était le cœur et le cerveau de la résistance.

C'était très bien d'héberger les êtres sans abri mais que de problèmes soulevait cet accroissement de population à la barbe de l'occupant !

Comment nourrir et entretenir tout ce monde privé de timbres de ravitaillement ?

Comment leur assurer le plus de sécurité possible ?

Comment éviter que la liste de nos jeunes gens ne tombe dans les mains ennemies ?

Cartes et timbres

C'est à partir de ce moment que le service de renseignements fonctionne à plein rendement. Les vols des précieux timbres dans les communes deviennent un coup classique, ou bien, plus simple encore, les préposés au ravitaillement parviennent chaque mois à subtiliser un certain nombre de ces précieuses feuilles en faveur de leurs frères déshérités. Cependant, de nombreux soi-disant vols furent effectués avec l'assentiment et parfois même avec la complicité du Parquet, de la Gendarmerie et des intéressés à qui l'on offrait de payer le prix du ravitaillement. D'autre part, pour empêcher l'ennemi de s'emparer des noms des jeunes, les registres communaux disparaissaient comme par enchantement et se rendaient en villégiature dans une meule de paille, un fenil, un vieux mur ou un autre endroit secret à l'abri de tout regard indiscret. C'est ainsi que ceux de Bonsin et de Méan attendirent patiemment la libération dans l'honorable clocher de Bonsin.

Un autre problème non moins délicat était celui des pièces d'identité à fournir aux réfractaires. De nombreuses cartes d'identité leur furent procurées, munies de cachets authentiques : le service de renseignements possédait, en effet, une collection remarquable de cachets enlevés dans les maisons communales ou fabriqués à Gand. Dans la cachette du Château de Bassines, sommeillait un assortiment de plus de 40 cachets différents. Comme lieu de naissance, Tournai était souvent indiqué ; les archives de cette ville ayant été détruites en mai 1940 et, de cette façon, l'ennemi ne pouvait contrôler. D'autre part, l'imitation de certaines signatures s'avérait parfois très difficile, à Borlon, par exemple, aussi trouva-t-on plus commode de demander au secrétaire communal d'imiter sa propre signature pour les fausses pièces d'identité.

A Ocquier, la résistance avait trouvé un autre stratagème pas mal imaginé du tout, mais dont les conséquences furent parfois assez inattendues autant que cocasses (sauf pour les intéressés !). Au secrétariat communal, on avait changé les dates de naissance de la plupart des hommes, rajeunissant certains et vieillissant d'autres : ce qui amena la situation suivante au point de vue du ravitaillement. Des jeunes gens furent privés de leur carte de tabac à laquelle ils avaient normalement droit et d'autres qui ne frisaient pas encore la vieillesse se virent octroyer des timbres de lait. Soulignons que la section 2001 faisait partie du groupe IV, du sect. III, de la Zone V. Le chef du sect. III était Marcel Rassart, officier belge, résistant de la première heure. Le II^e du secteur avait comme chef M. Joseph Guissart, de Fraiture.

Raid sur la « Corporation »

Un brave cultivateur qui hébergeait plusieurs réfractaires et en ravitaillait beaucoup d'autres, dit un

jour à l'un deux :

— Je vous fournis lait, beurre, froment, etc., c'est très bien, mais comment voulez-vous que je m'arrange avec la C.N.A.A., à laquelle je dois normalement fournir toute ma récolte ? Un bon moyen qui fera plaisir à de nombreux paysans de Wallonie... Flanquez le feu à leur satanée boutique !...

La nuit est complètement tombée. Une de ces sombres nuits de guerre. Sur la grand-route de Havelange, roulent bon train deux cyclistes, deux jeunes gars de chez nous. Enfin, voici le local de la corporation agricole. En un tournemain, la porte saute et le sanctuaire est profané. Aussitôt, tout ce qui peut être d'une certaine utilité est emporté et ficelé sur les bécanes. Alors sur tous les documents rassemblés au centre de la pièce, ils répandent un bidon d'essence et... on flanque le feu à leur boutique !

La farce est jouée... et tous les papiers compromettants pour nos braves cultivateurs rentrent à jamais dans le néant, emportant avec eux leur secret !

Confidence bien placée

Depuis quelques mois, les vols de timbres se font de plus en plus fréquents dans notre Condroz. Malheureusement, les bandits se mêlent eux aussi de l'affaire, ce qui parfois influence la bonne réputation du vrai maquis. Si les réfractaires en ressentaient une aide efficace, les bourgmestres et les secrétaires communaux étaient dans leurs petits souliers, et certains, trop scrupuleux, en dépérissaient véritablement, car les Boches ronchonnaient parfois, surtout lorsqu'ils avaient à faire à partie faible et craintive.

Par un clair matin de 1943, Madame Jadot, épouse du bourgmestre de Bonsin, était en train de tailler une bavette avec M. l'abbé Bonmariage, révérend curé de la paroisse et, naturellement, la conversation roulait sur les événements locaux : de fil en aiguille, cette brave paysanne dont le défaut mignon était, comme cela arrive souvent chez le beau sexe, d'être un peu bavarde, lui déclare à brûle-pourpoint : « Mon Dieu, Monsieur le curé, depuis toutes ces histoires de vols, nous gardons les timbres chez nous, et savez-vous bien où je les dissimule... sous mon oreiller ! ».

Des voleurs bien élevés

Sur quoi, l'abbé Bonmariage reprend sa promenade matinale de son pas bien tranquille d'homme dont la conscience est immaculée ; seules ses lèvres arborent un petit sourire ironique... La confiance n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd car, dans le maquis, l'abbé Bonmariage s'appelle... « Arthur ».

Le lendemain de bonne heure, deux jeunes gens s'en viennent rendre visite à M. le bourgmestre, le priant très poliment de bien vouloir leur remettre les timbres de ravitaillement dont il a la garde. Légèrement intimidé, il se laisse vite persuader, tandis que son épouse se montre d'une obstination peu ordi-



Reconnaissez-vous, sous cet aspect sévère et un peu inquietant, le brave abbé Bonmariage, alias « Arthur », lieutenant radio, résistant de la première heure et agent du 2^e Bureau ?

naire. Devant pareil entêtement, nos maquisards sont obligés d'avoir recours à des arguments plus autoritaires : on sort les « pétards » et, tandis que dans la cuisine, le premier taille une bavette avec M. le Maire, le second se fait conduire par la maîtresse de céans, dans la chambre maïorale. Après maintes discussions orageuses, on soulève l'oreiller et... oh ironie !... à côté du colis de timbres, sommeille dans un bas de laine, le précieux magot familial.

Mais, comme nos réfractaires ne sont nullement des voleurs, ils partent avec les précieuses feuilles, délaissant la chaussette... et ainsi tout le monde est content.

Aujourd'hui, M. Jadot, toujours maïeur de Bonsin, voudrait revoir ces deux braves pour leur serrer la « pince » et leur offrir un bon verre de vieille fine.

Le camion rouge des facteurs

Et voici, certes, le plus beau coup à l'actif de nos maquisards...

En pleine ville de Liège, il s'agit de subtiliser le courrier postal et de ramener les colis au G.Q.G. Pour cette mission périlleuse et délicate, cinq maquisards sont désignés dont l'un est chargé de l'attaque de la voiture pendant que les autres attendront avec leur conduite intérieure, dans un endroit tranquille de la cité ardente. Voici les renseignements que le chef du 2^e bureau leur communique :

« C'est une camionnette rouge, pilotée par des facteurs. En voici l'itinéraire. Vous X..., vous l'attendrez à telle heure, au carrefour des rues Y... et Z..., vous forcerez le chauffeur à conduire le véhicule à tel endroit où vos quatre copains seront au poste pour effectuer le transfert. Allez... et bonne chance, les gars ! »

Nos hommes sont aux aguets. X... fait les cents pas au croisement des rues précitées. Dans sa jeune poitrine, son cœur danse une rumba effrénée, malgré son calme et son flegme connus de tous ; continuellement, des « fridolins » passent et repassent.

« L'endroit aurait pu être mieux choisi pensa-t-il ; pourvu que ma pauvre peau ne devienne pas tantôt,

une passoire à bouillon ! »

L'heure approche... Une camionnette rouge débouche de l'endroit indiqué... mais, c'est curieux, c'est un civil qui pilote. Tant pis, allons-y ! D'un bond de chat, X... est sur le marchepied et, sous la menace bienveillante d'un solide G.P., enjoint au chauffeur de stopper. Aussitôt dit, aussitôt fait ! Et la conversation s'entame.

— Qu'avez-vous dans votre voiture ?

— Heu... ! Heu... ! rien ! Je suis marchand de porcs et vous, vous êtes sans doute un contrôleur du ravitaillement ?

— Oui, oui... fichez-moi le camp !

— Merci... au plaisir !

— Zut, imbécile que je suis, et ce pauvre type, il aura eu chaud... moi aussi d'ailleurs !

Feldgendarmes au fossé

L'heure H. vient de sonner à un clocher tout proche. Une camionnette rouge, cette fois pilotée par des facteurs, débouche à plein gaz.

Pas de Boches en vue... O.K. En un tour de main, le véhicule est stoppé et conduit au rendez-vous du maquis. Aussitôt, on se met à transborder la précieuse cargaison dans la petite conduite intérieure et l'on reprend le chemin du haut Condroz.

Tout a marché pour le mieux..., mais attendons !

La nuit est tombée et la voiture, pilotée par un maître du volant, roule à pleine allure, mais le G.Q.G. est encore lointain. Tout à coup, à la sortie d'Ougrée, quatre feldgendarmes émergent de l'obscurité, barrant la route à leurs vieilles caboches. Stoppera, stoppera pas...

La situation est critique sauf pour des audacieux. Le conducteur donne l'ordre : « Baissez vos têtes et préparez-vous à faire feu en cas de danger ! »

L'ordre est plutôt difficile à exécuter, empilés qu'ils sont sur les colis postaux. Enfin, on s'en tirera comme on pourra. Les vitres des portières déjà s'abaissent lentement et les canons des mitrailleuses passent, menaçants, prêts à cracher la mort sur les « gris ».

La voiture ralentit pour l'arrêt.

« M..., dit l'un, nous sommes cuits ! » — « Pas encore ! », répond le chauffeur.

Subitement, un coup brusque d'accélérateur et l'auto bondit en avant, comme un pur-sang sous un vigoureux coup d'éperon. La route est désormais libre, car les « feldgrau » n'ont eu que le fossé comme seul refuge,

L'Évangile sauveur

Vers le 10 juin 1944, M. de Volder et M. Arthur reçoivent mission d'aller réquisitionner le château de Castelane (Barvaux-en-Condroz). Le séjour à Montegnée-Flostoy, en effet, était devenu par trop dange-

reux par suite de gestapistes rôdant dans la région.

Ce château appartenait à M. de Feestraet. Nos deux envoyés arrivent à bicyclette et sonnent. M. de Feestraet fils s'en vient ouvrir et la conversation s'engage :

« Nous sommes membres de l'A.S. et venons vous demander de nous autoriser à occuper votre château ! »

La réponse arrive, mais très évasive : « Ecoutez... Mon père est à Bruxelles et m'a formellement interdit de laisser occuper le château. Il y a quelque temps, des individus peu recommandables y sont venus s'installer et y ont fait pas mal de dégâts... »

« Mais nous, nous sommes d'un mouvement très sérieux et nous recevons nos ordres de Londres ; par contre, nous vous assurons que le château sera respecté. »

M. de Feestraet hésite... Il faut jouer carte sur table et Arthur s'empresse de profiter de l'occasion en déclarant : « M. de Feestraet, n'ayez aucune crainte, nous ne sommes pas des gestapistes. Je suis le curé de B... et mon compagnon est M. de Volder du château de Flostoy ! »

Cette fois, la réponse ne se fait pas attendre : « Mais, puisque vous dites que vous êtes le curé de Bonsin..., récitez-nous un peu le dernier Evangile de la messe. »

(Rigoureusement authentique).

Ajoutons que M. de Feestraet accepta et même s'enrôla dans les rangs de l'A.S., ainsi que son frère Renauld, lequel fut massacré par les Allemands à Verlée.

Un mauvais déguisement

De plus en plus, Londres insistait pour qu'une seconde tentative fût entreprise pour faire sauter le pont de Huy. Ce second essai échoua une fois de plus et l'A.S. eut à déplorer une victime : M. Patriarce, de Ciney. Un service solennel fut chanté par l'aumônier du secteur, M. l'abbé Philippot, dans l'allée conduisant au château de Castelane.



Le parachute n'est pas encore replié que déjà les maquisards ont mine réjouie. On peut croire que le container contient des armes et des vivres.

M. Arthur y exécuta les chants liturgiques, accompagné par la brise qui frémissait dans les sapins. A la fin de la cérémonie funèbre, le chef de sabotage,

M. T..., d'Andenne, qui ignorait la véritable identité d'Arthur, déclara à son voisin : « On aurait bien fait un curé avec celui-là ».

Rendez-vous manqué

La section 2001 avait besoin, pour ses transports, d'un camion automobile. Le service de Contrôle à Marche, où le maquis du Condroz comptait des amis fidèles, possédait un beau camion et consentait à se le faire voler par la Résistance. Mais, dans ce but, il fallait attirer le véhicule dans la région.

« Envoyez-nous, leur dirent leurs amis de Marche, une lettre anonyme dénonçant un cultivateur de l'endroit. Dites qu'il détient un gros bœuf de 6.000 kilos, et que vous avez appris qu'il va l'occire, tel jour, à telle heure, et qu'il le destine à tel hôtel suspect de marché clandestin... et nous, nous marcherons ! »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait... Mais la lettre de dénonciation fut malheureusement interceptée à Barvaux-sur-Ourthe par le service secret du M.N.B. Conclusion: Marcel Nassogne et ses amis du maquis s'embusquèrent en vain pour s'emparer du fameux camion convoité...

Un message peu banal

Mais les Boches commencent à y voir clair et veulent à tout prix exterminer les « terroristes ». Aussi, le 13 juillet 1943, plusieurs centaines d'Allemands cernent Bonsin. Trois Juifs sur douze sont arrêtés ainsi qu'un Louvaniste, réfractaire au travail. Un des trois Juifs a pu échapper à la mort, tandis que notre Louvaniste est allé faire un stage de 6 mois dans le grand Reich d'Adolf. A son premier congé, il prenait à nouveau le large, comme de bien entendu.

M. Tornhym (connu dans la région sous le nom de M. Albert), le seul rescapé de cette rafle, termina sa rude odyssée au camp de Dachau. Il parvint cependant à faire parvenir à son épouse, par l'intermédiaire de M. Arthur, des nouvelles et un billet de mille francs, lors de son transfert de la citadelle de Liège à la caserne Dossin de Malines.

Nous ne pouvons mieux faire connaître le subterfuge employé par l'intéressé qu'en reproduisant textuellement la lettre adressée par M. Louis Listré, de Hollogne-sur-Geer, à M. l'abbé Bonmariage, en ce temps curé de Bonsin :

Hollogne-sur-Geer, le 4-8-43.

Monsieur le Curé,

Je vous adresse ci-jointe, la copie textuelle qu'un hasard providentiel a mise en ma possession.

Voici dans quelles circonstances : Mardi matin, en descendant du train venant de Liège, en gare de Landen, où j'allais prendre mon service, mon attention fut attirée sur une voiture dans laquelle se trouvaient des hommes enchaînés, gardés par des soldats allemands.

L'un de ces hommes me fixant, par les mouvements de sa tête et la mobilité de ses yeux me fit comprendre qu'il voulait attirer mon attention sur un objet quelconque.

En effet, je vis sur le quai, une boule de papier. L'ayant déplacée avec mon pied, à l'effet d'être hors de vue des gardiens, je la ramassai et découvris, entouré de chiffons de papier, le billet dont copie ci-jointe, ainsi qu'un billet de mille francs.



Un autre aspect du lieutenant radio Arthur, qui manie le S. phone avec dextérité sur la plaine de parachutage.

Le train ayant un arrêt de quinze minutes en gare, je pus retourner vers la voiture et faire connaître par des signes à l'intéressé que son message était en bonnes mains.

J'ai l'honneur, Monsieur le Curé, de vous prier de bien vouloir me faire connaître si vous pouvez identifier la ou les personnes figurant sur ce papier et aussi de me faire connaître le numéro de votre C.P. afin que je puisse vous faire parvenir la somme en question.

Veuillez agréer, Monsieur le Curé, mes salutations respectueuses.

(S) Louis Listré, à Hollogne-sur-Geer.

P.S. — A détruire s.v.p.

Signalons que ce même 13 juillet, Alphonse Dutilleux, de Fraiture-en-Condroz, d'Artagnan de son nom de guerre, commandant une section du secteur IV et dans le maquis de Bassines, se fit arrêter par les Boches à Chardeneux. Il parvint à leur brûler la politesse et s'échappa par une fenêtre tandis que l'astucieux Louis Piret, de Huy, qui n'avait pu franchir la ligne de démarcation en France, et qui là, avait déjà subi le baptême du feu, échappait à l'ennemi en grim pant sur un haut sapin.

Les Boches frappent un grand coup

En octobre 43 se situe la malheureuse affaire de Bassines.

Nous avons parlé déjà de ce château, refuge idéal pour les Juifs et les réfractaires. L'école, sous la direc-

tion de M. Cougnet, abritait des enfants de familles israélites. Des clandestins y étaient professeurs, surveillants, jardiniers, cuistots, etc.

Tout y était camouflé, ainsi que nous l'avons dit : armes, documents, cachets. Des personnages mystérieux y faisaient de courtes apparitions, car M. Cougnet, homme au grand cœur, jouait un rôle fort important dans le vaste réseau qui couvrait le pays.

Malgré toute la discrétion observée, les jours noirs survinrent.

Suite à une dénonciation, le château est cerné à 5 heures 30 du matin. Un agent du II^e Bureau, Mlle Eva, s'y trouve justement ; par contre, un autre agent, Mlle Bernard, secrétaire du directeur de l'école, est partie à Bruxelles pour y chercher trois enfants juifs et les ramener à Bassines.



La mission de parachutage est terminée. Au fond des bois discrets, les maquisards soufflent un instant avant de repartir vers de nouveaux exploits.

M. Cougnet, directeur, ses deux fils et presque tout le personnel sont arrêtés et conduits à la forteresse de Huy. Quelques enfants juifs et plusieurs maquisards sont cependant parvenus à s'échapper dans les bois. M. Cougnet est décédé dans le convoi de la mort ; ses deux fils et quelques professeurs ont subi une détention de plusieurs mois. A la suite de cet incident, les enfants juifs furent placés dans un orphelinat, tandis que leurs parents prenaient le chemin du four crématoire.

Mlle Eva, parlant couramment l'allemand et l'anglais d'ailleurs, parvient à convaincre le chef de la Kommandantur de Huy qu'elle n'était à Bassines que depuis la veille et qu'elle n'avait rien à voir avec l'établissement. Elle est libérée après avoir passé une nuit au fort de Huy. Par elle, nous apprenons comment se sont passés les événements. Voici un petit détail intéressant : pendant l'opération, le facteur apporte un télégramme de Mlle Bernard ainsi libellé : « Arriverai à 10 heures à Les Avins, avec trois colis ; signé Bernard ». Les Allemands s'emparent du courrier et, brandissant

le télégramme, demandent : « Qui est-ce M. Bernard au château ». Quant à Mlle Bernard, elle arrive aux Avins avec les trois juifs, mais, avertie par le chef de gare, elle reprend immédiatement le train pour Bruxelles, naturellement avec ses trois colis !

Alerte au maquis

Cependant, l'A.S. est sur le qui-vive. Les Boches ne vont-ils pas découvrir la cachette où sont dissimulés des armes, des documents et renseignements compromettants, des bijoux, des cachets communaux et ministériels ainsi que des valeurs étrangères appartenant aux Juifs (devises). Les Allemands séjournèrent 15 jours au château. Pendant ce temps, ils y enlevèrent 5 cochons, du froment, du charbon, des légumes du potager, etc. Chaque fois qu'ils téléphonaient à Huy, les braves téléphonistes d'Ocquier nous faisaient entendre leurs communications. Naturellement, ils ne trouvèrent jamais le pot aux roses, ni le trésor secret des Tarzans... Un soir, ils replièrent armes et bagages et déblayèrent le terrain de leur présence. Une heure après, un camion de l'A.S. pénétrait dans la cour du château. Nos maquisards, l'arme au poing, retirèrent de la cachette, le précieux dépôt dont une partie sera dès lors murée dans le clocher de Bonsin.

Nouvelles arrestations

Le 27 février 1944, les « Gris » cernent trois maisons à Chardeneux et arrêtent trois membres de l'A.S. : Marcel Nassogne, de Chardeneux, commandant la 2001 ; Arthur Deleuze, son adjoint et Marcel Focant, de Ciney. Tous sont emmenés à la prison de Namur où ils séjournent jusqu'à la fin août. Par l'intermédiaire d'agents secrets, Deleuze et Focant furent libérés à Beverloo, tandis que Marcel Nassogne fut déporté à Neuengamme ; il reste un des seuls dont la famille soit encore sans nouvelles.

Au début de mai 1944, les Allemands arrêtent à Ocquier, M. Laboule Joseph et M. Edouard Deville, lesquels sont incarcérés à Liège. M. Deville eut la chance d'échapper à Beverloo à la libération tandis que son infortuné compagnon fut envoyé en Allemagne et, jusqu'à présent, on ignore le sort qui lui a été réservé.

Un éloquent tableau

Ainsi s'allongera, de jour en jour, la liste de ceux qui payaient de leur vie une libération qu'ils n'auraient pas le bonheur de voir.

Mieux que de longues phrases, le tableau des morts du maquis de Somme-Leuze dira la grande part prise par ces hommes courageux à l'œuvre de notre liberté :

– Dambois Pierre, de Liège, major de l'A.S. ; Quinet René, français, soldat ; Waterschoot Gérard, de Termonde, soldat ; Donnay Pascal, de Liège, soldat, tombés au combat de Septon, le 3 septembre 1944.

– Musch Jacques, de Liège, avocat bureau ; Hamoir Georges, de Méan, professeur, 2^e bureau ; de Bellaing Pierre, de Liège, avocat, 2^e bureau, tués à Odet-Borsu, le 4 septembre 1944.

– D'Aspremont Jean, de Faestraets Renault, agents de liaison, morts en service commandé, le 7 septembre 1944.

– Debois Achille, maréchal des logis de la gendarmerie de Somme-Leuze ; Kayser Jules, maréchal des logis de la gendarmerie de Huy ; Poncin Evrard, maréchal des logis de la gendarmerie de Somme-Leuze ; Delcay Victor, de Failon, otage ; Romain René de Failon, otage ; Thomas Robert, de Failon, otage ; Vanros Nestor, de Failon, otage, fusillés à Gros-Chêne, le 8 septembre 1944.

– Solheid Joseph, adjudant de l'A.S., tombé au combat de Somme-Leuze, le 8 septembre 1944.

– Pêcheur Jules, d'Arlon, soldat ; Merget Paul, de Bomal, lieutenant de l'A.S. ; Rapin Robert, adjudant de l'A.S. ; Reuter Jacques, sergent de l'A.S., tués à Somme-Leuze, le 9 septembre 1944.

– Cougnet Eugène, de Bassines, chef recruteur, mort en Allemagne ; Judels Armand, 2^e bureau, mort au camp de Mauthausen ; Joseph Laboule, arrêté à Ocquier le 6 mai ; Marcel Nassogne, de Chardeneux, commandant la 2001, arrêté le 27 février 1944, disparus en Allemagne.

Des cadavres encombrants

Au sein du maquis, toutes les missions n'étaient pas toujours réjouissantes à accomplir, telles, celles qui consistaient à éliminer certains individus qui, à la solde de l'ennemi, menaçaient la vie de nos compatriotes. Il s'agissait, en l'occurrence, de cas bien clairs de légitime défense.

Pendant l'été 1943, un individu était parvenu à se faufiler parmi les membres de la Résistance. Se disant sincèrement repentant, il n'était qu'un triste rescapé



Un groupe de rudes maquisards au milieu des bois, leur refuge. Ces hommes à l'aspect farouche n'étaient dangereux que pour les traîtres et pour les Boches à qui ils en firent voir de dures.

d'une brigade rexiste ayant combattu sur le front de l'Est. Il fut placé au sein d'un petit groupe où il fut étroitement surveillé.

Trompant cette surveillance, il s'acoquina avec des individus peu recommandables et participa à plusieurs vols à main armée. A la suite d'une enquête, il fut capturé par la police belge et incarcéré à la prison de Huy. Mais la Gestapo veillait sur ses hommes... Il fut extrait de la prison belge et soi-disant remis sous la juridiction allemande. Peu de temps après, remis en liberté, il reçut la mission délicate, trop délicate pour un voyou de cet acabit, de retourner espionner les divers mouvements de résistance du Haut-Condroz.

Il revint, en effet, mais cette fois accompagné, comme il se doit, par son amie, de réputation équivalente. Mais le maquis veillait aussi. Moins de 24 heures après son retour, attirés dans un guet-apens, au sein des sombres forêts, loin de tout regard indiscret, tous deux payèrent de leur vie leurs tristes exploits... Crimes... et châtement ! C'est ainsi que finissent tôt ou tard les traîtres à leur patrie.

Leurs dépouilles furent confiées à la terre trop généreuse qu'ils voulaient livrer pour quelques deniers...

Trois semaines se sont écoulées. Une pluie diluvienne a raviné le terrain, laissant apparaître... vous devinez quoi...

Un brave bûcheron, innocent comme l'agneau qui vient de naître, apercevant ce lugubre tableau, s'en revint affolé vers le village. La première personne qu'il rencontra fut heureusement un membre de la Résistance au courant des faits, et à qui, ingénument, il vint raconter qu'il avait vu dans le bois quatre cadavres. Notre homme lui fit comprendre que son intérêt bien compris lui conseillait d'observer le silence le plus absolu au sujet de cette affaire, lui faisant miroiter devant les yeux tous les ennuis que pourrait lui valoir la moindre indiscretion.

Ainsi finit, sur une note humoristique, l'histoire d'un mauvais belge...

Les bardes du maquis

Pendant que ces hommes vivaient, parfois sans le savoir, une gigantesque épopée, certains d'entre eux traduisaient en vers plus ou moins réussis la dure et exaltante réalité de chaque jour.

C'est un de ces poèmes que nous vous présentons. Ne méprisez pas ces stances maladroitement. Derrière les mots ampoulés, les alexandrins boiteux, pensez à l'auteur anonyme qui voulut y mettre son espoir et sa foi, pensez à ces gars qui y trouvèrent, aux heures dures, le réconfort d'une voix fraternelle.

« NOUS, LES BANDITS... »

Nous autres, les bandits, cachés dans les cavernes,
Attendant patiemment les jours ensoleillés,
Nous nous gavons d'espoir, tandis qu'en des tavernes
Les faux frères s'enivrent du sang qu'ils ont livré.

Nous autres, les bandits, dans les forêts profondes,
Nous gardons le cœur pur et le regard ardent.
Les traîtres, les judas aux figures immondes
Attendent avec effroi l'heure du châtement.

Nous autres, les bandits, nous relevons la tête ;
Le peuple de chez nous, nous donne son labeur.
Mais vous, les renégats, ravalés à la bête,
Parasites fétides, vous buvez leur sueur.

Nous autres les bandits, dans la troupe ennemie,
Nous provoquons la crainte, semons le désarroi ;
Chez vous, tristes chacals, par l'or, abâtardis,
Votre pauvre carcasse déjà est aux abois.

Nous, les bandits, nous couchons sur la dure ;
La glèbe du pays rend nos cœurs plus vaillants,
Les feuilles des bois nous servent de couvertures
Et le chant des oiseaux, de refrains triomphants.

Eternels abhorrés d'un peuple qui respire
Et l'honneur ancestral et l'amour du pays,
Il vous semble parfois qu'un gouffre vous attire
Pour détruire à jamais la meute des bannis.

Mais nous, les frères bandits, les bandits que l'on aime,
Nous forgeons de nos mains, glaives et mousquetons,
Nous vengerons tous ceux que votre haine entraîne
Et livre sans vergogne au feu des pelotons.

Nous autres, les bandits, sur nos épaules nues,
Nous portons les habits qu'un frère nous donna.
Vous, vils adorateurs d'une armée déchuée,
Vous vêtez la défroque qu'un Boche abandonna.
L'envahisseur lui-même, ne voulant pas confondre
Les soldats d'outre-Rhin et l'homme abâtardi,
Réserve pour ceux-ci, les teintes les plus sombres,
Dignes de malfaiteurs cloués au pilori.

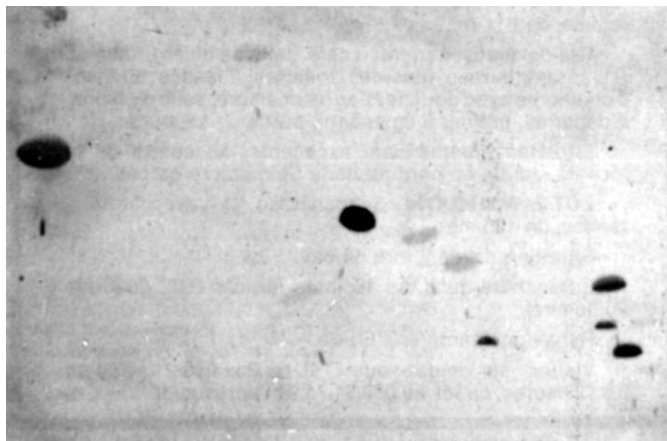
Mais nous, les défenseurs de la plus noble cause,
Bandits que l'on honore, bandits que l'on soutient,
Nous offrons nos poitrines, nos cœurs en holocauste
Pour garder au pays son honneur et son bien.

Nous autres, les bandits, le doigt sur la gâchette,
Nous donnons à nos frères le pain qui les nourrit
Et préparons pour vous, fusils et mitraillettes
Qui rendront les « honneurs » à ceux qui ont trahi...

Mais déjà vous tremblez, notre victoire est proche ;
Par-delà nos frontières fuiront nos ennemis,
Sur vos corps pantelants, sur vos sales caboches
Nous danserons alors la danse des bandits...

Pour les fiers proscrits, clairons, sonnez encore,
Nous écoutons vos voix, cachés dans le « Maquis ».
Et vous, tambours, battez, jusqu'à l'aurore
Qui livrera la bête, au son de l'hallali...

JEAN SANS PEUR



Les parachutes arrivent au sol. Leur précieuse cargaison va être soigneusement recueillie et cachée au fond des bois où elle servira à hâter la libération du pays.

Le 26 août à 6 h. du matin, Louis Colson et ses 3 camarades rentraient dans leur cachette souterraine après avoir attendu vainement un parachutage sur la plaine « Seringa » à Enneilles. Ils faisaient partie du Comité de réception présidé par Alphonse Laffut et avaient participé à toutes les réceptions d'armes, de munitions et d'hommes depuis le début sur les plaines « Sapin » et « Seringa ». Ils faisaient partie de la Section 12001 commandée par le Cdt J. Demaret. Celui-ci, après un séjour clandestin de plusieurs mois à Bruxelles, venait de rentrer dans la région pour s'y cacher.

Or, 2 jours plus tard, le 28 août, un parachutage était annoncé sur une plaine nommée « Ulex » et située entre Bois-Borsu et Les Avins à l'ouest de la grand-route Liège-Marche sur laquelle circulaient de nombreux convois allemands se repliant vers l'Allemagne. Le rassemblement des 25 hommes autour et sur la plaine a été très difficile et le plus discret possible. Après le passage de plusieurs avions, qui ne répondaient pas à nos signaux, c'est seulement vers minuit qu'un avion américain « déversait » de trop haut, 24 containers remplis d'armes et de munitions. La recherche, le ramassage, le transport à bras d'homme et le camouflage dans un bois voisin, furent extrêmement pénibles vu la dispersion des colis, surtout dans les terrains de betteraves.

C'est seulement le surlendemain que les containers ont été enlevés — la plupart pour le Q.G. du Secteur 3 —, après avoir été gardés jour et nuit, sous une pluie battante.

Trois jours plus tard, c'était la mobilisation totale de la 12001, avec le 8 septembre des combats qui ont opposé toute la matinée les maquisards retranchés dans le bois Pasquet de Petit-Avins à des forces allemandes supérieures en nombre et en matériel.

Ce fut ensuite la Libération tant attendue avec ses joies payées si chèrement.

COLSON Louis

Ancien Chef de Peloton - Section 12001 du
Groupe 4

Eusèbe et Eurêka

Depuis avril 44 jusqu'à la libération, furent effectués un nombre assez important de parachutages, au début sur la plaine « Sapin » ou « Rhinocéros », ensuite sur la plaine « Seringa », la première ayant été repérée par les « fridolins ». Ordinairement, parachutages d'armes, de matériel et d'hommes. C'est grâce à M. Stasse, de Bruxelles, que des liaisons avec Londres, en vue de parachutages sur la région, ont pu être établies. M. Alphonse Laffut, chef de plaine, et Arthur en assurèrent les premiers préparatifs.

Le message lancé par la radio anglaise variait avec les mois : pour les mois pairs : message pour Charles : « Le Sapin n'est pas l'arbre des enfants, il y aura deux bougies ».

Pour les mois impairs : message pour Coccinelle : « Le Sapin est l'arbre des enfants, il y aura deux pommes ».

Effectif général : 23 hommes sous les ordres du chef de plaine, le lieutenant Alphonse Laffut et du lieutenant-radio « Arthur ».

Matériel : Le « S-phone », appareil d'émission et de réception, fonctionnant sur 38 cm de longueur d'ondes ; il permettait de communiquer avec l'avion et de transmettre le message d'attente : « Hello... hello... Greta... here is Marlène speaking ! »

Plusieurs torches électriques pour les signaux conventionnels.

Armes : En tout et pour tout : un redoutable G.P. dont Alphonse était le porteur.

La plaine « Sapin » est située entre Bonsin-Borlon et Petite-Somme, sur un vaste plateau bien tranquille à l'abri de toute incursion plus ou moins indiscreète et inopportune.

D'autres part, à quelques kilomètres de cet endroit, fonctionnait régulièrement un des 3 appareils de Belgique, dénommé « Eurêka », appareil émetteur-récepteur, à grand rayon d'action, émettant sur 12 m de longueur d'ondes et dont le but était de guider les avions qui traversaient le ciel de la région ardennaise. Les deux autres « Eurêka » travaillaient, l'un dans le pays de Charleroi, l'autre, dans la Campine limbourgeoise. Ces appareils, qui rendirent d'énormes services à l'aviation alliée, fonctionnaient très souvent et chaque fois que leur parvenait de Londres, le message suivant : « Eusèbe sifflera ! » C'est ainsi qu'ils travaillèrent jusqu'à 24 nuits sur un mois ; naturellement, ce fut un record.

Sapins, bougies et parachutes

Le 5-4-44, la radio anglaise lance le message suivant : message pour Charles : « Le Sapin n'est pas l'arbre des enfants, il y aura deux bougies ! »

Mot de passe : pour les parachutistes : « Robert-Poulet » ; pour le comité : « Paris-Berlin ».

Dès 22 heures, les 16 hommes sont disposés sur la plaine de la manière suivante : 4 hommes pour les feux de balisage, signaux conventionnels ; 2 hommes à l'S-phone, tandis que les autres assurent la garde aux quatre coins de la plaine.

Conditions atmosphériques : vent assez fort O.-E., temps sombre, pluvieux et froid.

Vers 2 heures, on perçoit un faible ronronnement de moteur dans le lointain ; le S-phone lance son appel qui reste sans résultat.

L'attente sera vaine, car le messenger jugera bon de s'en retourner, les conditions atmosphériques étant par trop mauvaises.

Le 10-4-44, nouveau message à la radio. Sur le terrain, mêmes mots de passe et mêmes dispositions que pour le premier parachutage annoncé.

Conditions atmosphériques : vent très faible O.-E., temps très clair, température assez douce.

Dès la tombée de la nuit, arrivent sur la plaine de parachutage, des maquisards venus de tous les coins de la région. Dans le silence le plus complet, les hommes sont aux aguets. Les uns sont disposés pour former la lettre « J » (feux de balisage) ; les autres sont dispersés aux quatre coins de la plaine pour assurer la sécurité des opérations. M. « Arthur » se promène au centre du terrain avec le « S-phone », appelant par intervalle l'appareil attendu chaque fois que l'on perçoit au loin un ronronnement de moteur : « Hello... hello... Greta... here is Marlène qui vous parle ! »

Soudain, vers 1 heure 30, un « Lancaster » de la Royal Air Force, qui a repéré l'appel, émerge au-dessus de la plaine à l'altitude de 200 mètres. Le « S-phone » redouble ses appels. Le chef d'opérations lance l'ordre : « Allumez..., feux ! » L'émotion est à son paroxysme. L'avion a entendu l'appel auquel il répond en faisant ses feux rouges ; il effectue ensuite trois passages de plaine afin de bien repérer l'endroit et revient se délester. Les containers d'abord, ensuite les deux hommes et enfin voici les colis.

Un des parachutistes tombe sur la plaine, tandis que l'autre fait un atterrissage forcé sur un arbre à l'orée du bois. En un clin d'œil, on s'empresse autour de ces deux hommes venant de la libre Angleterre ; on les embrasse et on les félicite en fumant une « Navy Cut ». Mais déjà on travaille au sauvetage des colis et des containers qui sont immédiatement conduits au dépôt, préparé dans le sous-bois à cette intention. Les parachutistes sont emmenés dans une petite baraque aménagée pour eux au sein des forêts où, munis de fausses pièces d'identité, ils accompliront leur mission de renseignement, de liaison, de sabotage, etc.

Les ailes amies

Message pour Charles : « Le Sapin n'est pas l'arbre des enfants, il y aura deux pommes ! ».

Mot de passe pour les parachutistes : « Namur-

Liège ».

Cette fois, l'on dispose de 12 mitraillettes. Les dispositions sont identiques à celles prises lors du premier parachutage, mais aujourd'hui, 19 hommes occupent le terrain, dont 15 armés.

Conditions atmosphériques: vent O.-E., temps clair, température douce.

Jusqu'à une heure, passage continu d'avions lançant des fusées et des bombes dans la direction de la Meuse. Ensuite, calme complet jusqu'à 1 heure 35.

A ce moment, un faible bruit de moteur arrive à l'horizon. Les feux de signalisation sont allumés et l'« S-phone » lance régulièrement son appel dans la direction de l'avion. Celui-ci émerge de l'obscurité et passe à faible altitude sans faire aucun signe de reconnaissance. On le perd bientôt de vue et même le ronronnement s'estompe dans la nuit.

Dix minutes plus tard, le voici de retour. Cette fois, le messenger a repéré les feux de balisage et commence à tourner au-dessus de la plaine. Les containers descendent, ensuite les hommes et voici les colis.

Mais à peine les opérations terminées, et tandis qu'on s'occupe au sauvetage du matériel, des coups de feu crépitent dans la direction des sentinelles placées au chemin de Bonsin.

Aussitôt, un groupe s'en vient renforcer la sécurité des parachutistes, tandis que les autres se dirigent précipitamment dans la direction des coups de feu.

Les sentinelles déclarèrent que 3 individus s'étaient approchés de la garde et n'avaient répondu aux sommations que par la fuite. On les avait gratifiés de quelques coups de mitraillettes. L'incident était clos à la satisfaction générale.

Ce n'est qu'à 8 heures 30 du matin que tout fut remis en place, les colis et les containers conduits au dépôt dans la forêt et les parachutistes hébergés en lieu sûr.

Résumé de la nuit : 2 hommes, 15 containers et 6 colis.

Manque de flair

Quelques jours plus tard se produisit un petit incident. Un combat d'avions étant survenu au-dessus de la région, les aviateurs ne durent leur salut qu'à un saut dans le vide. Les Allemands fouillèrent les bois, mais en vain ; ils parvinrent même jusqu'à l'endroit où deux chefs du maquis étaient assis sur un dépôt camouflé. Ils les interrogèrent sans fruit, évidemment, et s'en furent, ne s'étant aperçus de rien...

Naturellement, les parachutistes américains étaient déjà sous la bonne garde des maquisards et hébergés loin des regards indiscrets...

De nombreux parachutages d'armes et de matériel eurent encore lieu, tantôt sur la plaine « Sapin », tantôt sur la plaine « Seringa », après que la première eût été

repérée par les Fridolins qui firent une descente sur les lieux, mais ne trouvèrent que des caisses vides et quelques débris sans valeur. Ils avaient encore été roulés, comme souvent ils le furent d'ailleurs.

Il arriva aussi que les messages passent au poste de Londres, mais que rien ne vint troubler le silence de la nuit. La pluie de parachutes était remise à un autre jour.

Ici, Londres...

Voici quelques messages personnels qui annonçaient ces nuits agitées. Certes, vous vous rappellerez avoir entendu certains d'entre eux, mais vous ne vous doutiez guère, en ces jours obscurs où l'on écoutait Londres en sourdine, que ces phrases parfois sibyllines pour vous, étaient pour d'autres le signal de la belle aventure.

Message pour Charles : « Le Seringa portera des fleurs et il y aura deux feuilles ».

Message pour Coccinelle : « Le Seringa ne portera pas de fleurs, il y aura deux feuilles ».

Message pour Firmin : « La Pivoine est le nom du Bouvreuil et il aura trois plumes ».

Message pour Firmin : « Sophocle est un philosophe grec ».

Message pour la 4001, pour la plaine Ulex (Bois-Borsu) : « Uranus est la 7^e planète ».

Message pour parachutage renforcé : « Le Rhinocéros est un animal ».

La plaine « Rhinocéros » était, en effet, le second pseudonyme de la plaine « Sapin ».

Estafettes héroïques

Les liaisons entre l'E.M. général de Bruxelles et la zone d'une part, et entre la zone, le secteur et les sections, d'autre part, étaient assurées (en juillet, août et septembre 1944) par de nombreuses estafettes sous la direction de M. de Volder. La ligne assurant la liaison dans le secteur III partait de Ben-Ahin pour aboutir à Erpigny (Erezée) en passant par les relais de Roiseux, château de Bouillon, Enneilles et Biron. Les ordres venant de Bruxelles arrivaient en une douzaine d'heures à leur destination, à la zone ; de là, ils repartaient vers les différents secteurs, puis, le cas échéant, vers les sections.

Ces ordres et messages étaient rédigés en langage secret. Pour la région qui nous occupe aujourd'hui, ils étaient déchiffrés par le lieutenant radio Arthur et son fidèle adjoint Félicien, qui vécut sous la tente pendant deux mois dans les bois d'Enneilles. Parfois, un message urgent arrivait la nuit, et, sous la tente, à la lueur mourante d'une lampe de poche, le déchiffrement se poursuivait... alors que, dans le lointain, des explosions (sabotages exécutés d'après les derniers ordres) retentissaient sourdement, annonçant que les liaisons avaient fait leur service.

Les petits billets énigmatiques s'étaient, en effet, envolés vers leurs destinataires, cachés dans les cadres, la lampe, voire même le pneumatique du vélo de Paul ou d'Alfred.

La section des estafettes du secteur III a eu, elle aussi, ses martyrs et ses héros trop souvent méconnus. Le 7 septembre 1944, en effet, deux courriers, Jean d'Aspremont et Renauld de Feestraet sont arrêtés à Verlée (Maffe) par des S.S. et, sans preuve et sans jugement, lâchement assassinés par les barbares teutons.

L'aube sanglante de la liberté

Septembre 1944. Les Boches reculent partout. Le II^e Bureau est installé à Méan (à l'hôtel du « Vieux Logis »). Les services fonctionnent à plein rendement sous la direction de M. Joseph Guissart. Mais l'ennemi, sans doute vaguement au courant de l'activité patriotique déployée dans la région, veut encore faire sentir le poids de sa haine.

Le 4 septembre, le village de Méan est cerné et tous les hommes sont amenés à l'église où ils séjournent de 3 à 8 heures du soir. Que va-t-il se passer ? Les chapelets se succèdent à l'église... M. l'abbé Ferraille, révérend curé de Méan, exhorte ses ouailles à la confiance. On prie avec ferveur ; tandis que les Allemands perquisitionnaient dans chaque foyer, sans d'ailleurs rien trouver de compromettant, grâce au sang-froid de M. Joseph Bihain.

Mais l'ennemi a soif de sang. Vers 4 heures 30, il choisit quatre victimes qui payeront pour tous. Ce sont MM. Musch Jacques, de Liège, avocat ; Hamoir Georges, de Méan, professeur ; de Bellaing Pierre, de Liège, avocat et Hontoir Michel, qui parviendra à prendre la fuite.

Tous sont du second bureau de l'A.S.

Aussitôt, on les conduit en camion vers une petite ferme d'Odet (Bois-Borsu), où ils sont enfermés dans une étable exigüe.

Un à un, ils en seront extraits et passés par les armes.

Tandis que la première victime est ainsi honteusement massacrée, M. Hontoir Michel, de Clavier, aidé de ses deux compagnons, parvient à s'échapper par une petite lucarne. Il essuie une vive fusillade qui, heureusement, ne l'atteint pas et il s'empresse de mettre quelque distance entre, lui et les Boches.

Les dernières convulsions

La population tout entière de la région Ocquier-Bonsin-Borlon-Méan-Somme-Leuze soutenait de toutes ses forces les membres de la Résistance. Citer tous les dévouements n'est pas possible. Nous ne pouvons cependant pas passer sous silence la magnifique attitude du bureau de téléphone d'Ocquier, de M. Piron, fermier aux Basses et des familles Nassogne et Fiacre, de Chardeneux, dont le toit abrita bien des pa-

triotés.

Après quatre ans d'une nuit obscure, deux fois obscure pour ceux qui vivaient bannis et traqués au fond de nos vieilles forêts ardennaises, l'aube tant attendue pointait enfin. Ces rudes maquisards se surprenaient à rêver d'un foyer enfin retrouvé après tant de misères physiques et morales. L'un voyait son épouse vaquant aux soins du ménage et veillant sur les mioches ; un autre souriait à une vieille maman paysanne ravaudant les bas de laine au coin d'un âtre flamboyant, tandis que le vieux papa en sabot de bouleau fumait une pipe de merisier depuis longtemps culottée. Et, à la sortie de ce cauchemar, de douces larmes roulaient silencieusement sur leurs visages prématurément ridés et tannés par les intempéries, larmes bienfaisantes qu'une manche de velours s'empressait d'essuyer.

Hélas ! cette aurore, toute brillante fût-elle, se levait cependant teinte de sang, car le Boche, dans sa retraite précipitée, voulait semer le deuil et l'affliction dans des familles qui rêvaient de pouvoir enfin reprendre leur vie paisible. En effet, si la libération était à nos portes, le pays devait payer un lourd tribut à la mériter pleinement. Et pour cet holocauste final, sept familles de Wallonie sombrèrent dans le deuil, tandis que les premiers accords de la « Brabançonne » sonnaient déjà l'hallali du Boche abhorré.

C'est sur le territoire des communes de Barvaux-en-Condroz, Maffé et Bonsin que devait se jouer le 5^e acte de cette tragédie.

Nous extrayons les lignes qui suivent du procès-verbal dressé par la gendarmerie de Somme-Leuze, relatif aux atrocités allemandes.



Ce soir, Radio-Londres a lancé le message pour Coccinelle : « Le sapin n'est pas l'arbre des enfants ; il y aura deux bougies »... Sur la plaine, sont postés les maquisards. Les uns font le guet, pendant que le radio lance ses appels vers l'avion ami.

« Le 8 septembre 1944, une unité de l'armée allemande, identifiée K7/155, a fusillé à Bonsin, au lieu-dit « Bois de Boffeu » après les avoir torturées, sept personnes dont les noms ci-après :

» Debois Achille, maréchal des logis, commandant

la brigade de Somme; Poncin Evrard, maréchal des logis, de la brigade de Somme-Leuze; Kaizer Pierre, maréchal des logis, de la brigade de Huy; Vanros Nestor, cultivateur, domicilié à Failon (Barvaux-en-Condroz); Delcave Victor, de Failon; Romain René, négociant, de Failon; Thomas Robert, journaliste, de Failon. »

Ces lignes officielles, volontairement froides, ne peuvent traduire pleinement l'horreur de cette tragédie. Nous nous devons de retracer, pour la honte des Allemands, ce cruel épisode de notre libération.

Des hommes courageux

Le 1^{er} septembre, la mobilisation partielle des forces de l'A.S. ayant été décrétée, un détachement de maquisards s'en vient cantonner à Failon. Parmi ceux-ci, un poste de garde composé, en majeure partie, de gendarmes, s'installe chez M. Dory, cultivateur et garde-chasse. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1944, vers 3 h 30, le propriétaire est réveillé en sursaut par des bruits insolites venant de l'extérieur. Ce sont des soldats allemands qui demandent la route et veulent se réchauffer d'une gorgée de café chaud. Force est de se soumettre à leur volonté tant qu'ils sont les maîtres.

Tout à coup, des coups de feu claquent dans la nuit et, subitement, les Boches font une entrée brutale, poussant devant eux deux civils, dont l'un est identifié comme étant un nommé Kaizer Pierre, de la gendarmerie de Huy, mobilisé dans les rangs de la 2001. Aussitôt, le supplice commence pour ces deux bandits d'honneur, supplice qui ne devra finir que, devant le peloton, quelques heures plus tard. Mais, bientôt, un troisième maquisard tombe dans les griffes des barbares, c'est Debois Achille, commandant la gendarmerie de Somme-Leuze. Cependant, au début de la matinée, les « gris » se voient obligés de plier bagages, car nos libérateurs se rapprochent. Ils s'en vont dans la direction de Maffé, emmenant avec eux leurs prisonniers.

Pendant ce temps, semblable tableau se passait à Failon, chez M. Emile Henrard, où cinq jeunes gens s'étaient réfugiés pour la nuit, par crainte d'être arrêtés par les Boches en retraite. Hélas, c'est là qu'ils furent cueillis et emmenés vers leur tragique destin. Leur calvaire venait de commencer.

Un rescapé vous parle

Mais, si vous le voulez bien, nous céderons la parole à M. Florent Hastir qui, mieux que nous, vous racontera l'angoisse de ces dernières heures ; il fut, en effet, le seul survivant de cette terrible journée.

Ecoutez le poignant récit d'un homme de chez nous qui, sans phrase vaine, nous restitue l'atroce agonie de quelques-uns de nos semblables.

Le 7 septembre 1944, nous avons décidé, quelques amis et moi, d'aller loger dans une habitation à l'écart

du village, chez M. Henrard Emile au lieu-dit « Trou Perdu ». Nous craignons, en effet, d'être arrêtés par les Allemands, qui occupaient en ce moment le hameau de Failon. Là, nous avons déposé des matelas sur le parquet de la cuisine, quand, vers 3 heures du matin, on frappa à la porte. C'était un officier allemand qui, une carte à la main, se renseignait, voulant savoir s'il se trouvait sur la route de la « Foulerie ». A cet instant, il nous a aperçus et a crié : « Terroristes ». Aussitôt, 25-30 soldats se sont précipités sur nous et nous ont fait sortir en nous frappant de leurs fusils. Ils nous ont fait monter en camion, les bras levés, toujours à coups de crosses. Arrivés à Maffe, ils nous ont fait descendre pour nous battre à leur aise pendant dix minutes environ. Nous avons été conduits ensuite à la ferme Schmitz, où se trouvait un officier. Là, pour descendre du camion, les Allemands s'étaient placés sur deux rangs, formant ainsi une haie et, à notre passage, nous frappaient tous au plus fort, si bien que certains d'entre nous portaient des blessures saignantes. On nous a introduits alors auprès de l'officier qui nous a demandé nos pièces d'identité et ensuite si nous étions terroristes. Sur notre réponse négative, les soldats qui assistaient à l'interrogatoire se mirent à vociférer et à nous accabler d'injures, ce qui ne nous touchait guère. Après, nous sommes sortis dans la cour où, pendant près d'une demi-heure, nous sommes restés face au mur, les mains à la nuque. Nous leur demandions à boire, aucun ne se laissa attendrir, sauf une sentinelle, qui nous fit boire à sa gourde. Après nous avoir véhiculés de Pilate à Hérode et de Hérode à Pilate, nous sommes finalement remontés en camion pour revenir vers Failon. Il pouvait être 9 h du matin et les Allemands parlaient sans cesse de nous pendre. Arrivés vers le centre du village de Maffe, le camion s'est arrêté et a fait demi-tour. A ce moment, nous avons aperçu trois gendarmes que nous connaissions très bien comme faisant partie du maquis. (C'étaient les trois gendarmes dont nous avons relaté l'arrestation plus haut.) Ceux-ci sont venus grossir nos rangs. Nous étions, dès lors, sept aux mains des Nazis et les der-



Voici l'appareil « Eureka » en fonctionnement. Londres a passé le message : « Eusèbe sifflera ». Trois hommes étaient chargés de la manipulation : Maurice Gaspard, d'Ocquier ; Jean Nassogne, de Bonsin ; Jean Delhez, de Bruxelles.

niers venus étaient accablés et tout couverts de blessures à la suite des mauvais traitements qu'ils avaient eu à subir. Le camion avait pris la direction du hameau dit « Gros-Chêne », puis s'était rendu à la ferme du « Bois de Boffeu », chez M. Dave. Les coups avaient cessé de pleuvoir, mais, sans cesse, revenaient comme une sinistre rengaine ces mots terribles : « pendre... pendre... », que les soldats nous fredonnaient tout le temps aux oreilles.

L'ordre de mort

A la ferme, les Allemands nous ont fait entrer dans la grange, où nous sommes restés environ 15 minutes. Alors, un officier est arrivé en automobile. Après une longue discussion avec les soldats présents, l'ordre a été donné de nous enlever tout ce que nous possédions comme objets personnels : portefeuilles, montres, etc., puis on nous a donné des pelles, des bêches et des pioches.

A ce moment, suite à un ordre de l'officier allemand qui venait d'arriver, 25 à 30 soldats se sont précipités sur leurs armes, mais l'officier en a désigné une douzaine. Et le cortège s'est ébranlé vers la dernière station de notre calvaire... Nous avons tout d'abord traversé une prairie, puis longé un petit bois : c'est là que nous nous sommes arrêtés. Alors, un soldat a pris une bêche et a fait un tracé sur le gazon. Ils nous ont fait creuser un trou d'environ 4 mètres de long sur 2 mètres de large. Quand nous sommes arrivés à une profondeur de 30 à 40 centimètres, nous avons reçu l'ordre de déposer les outils et de descendre dans le trou. Tout d'abord, nous nous tenions debout, les bras sur les épaules l'un de l'autre, mais un soldat est venu nous séparer à coups de crosse et nous faire asseoir au milieu du trou, face à nos bourreaux, qui se trouvaient à 3 mètres environ de nous.

Le dernier crime

En entrant dans notre tombe, l'un de nous a dit : « Avec une balle, on peut encore en sortir ! », mais chacun pensait : « Cette fois, nous sommes fichus ! » Les soldats nous visaient le bas du ventre. Je fixais l'arme de mon bourreau et, au moment où le feu fut commandé et que j'ai vu le doigt presser sur la gâchette, je me suis soulevé de 15 à 20 cm et j'ai reçu la balle dans la cuisse gauche, côté interne, à hauteur du bassin. Mon geste avait été si rapide que j'avais donc pivoté sur moi-même. Alors, j'ai foncé en-dessous de la clôture qui bordait le bois et qui se trouvait à quelques mètres seulement de notre fosse.

Deux de mes camarades étaient parvenus eux aussi, à se sauver ; c'étaient Romain et Vanros. Au moment où je passais la clôture, j'ai entendu crépiter une rafale de mitraillette. A cet instant, je me suis relevé légèrement pour regarder dans la direction de mes camarades, mais un soldat, m'ayant aperçu, me gratifia de coups de revolver dont un m'érafla le côté gauche, à hauteur des reins. Je me suis laissé retomber, mais

j'avais pu apercevoir Nestor Vanros qui, voulant se sauver, avait été abattu d'une balle dans le dos. J'ai rampé dans le bois sur une distance d'environ 150 mètres. Pendant ce temps, une forte fusillade crépitait derrière moi, mais aucun projectile ne m'a touché. Après avoir parcouru cette distance, je me suis mis à marcher péniblement, car mes blessures me faisaient terriblement souffrir. Je suis ainsi parvenu chez Halleux, au lieu-dit « Gros-Chêne », où j'ai été soigné... J'étais enfin sauvé, espoir que j'avais perdu depuis longtemps... J'ai appris par la suite que Romain avait été tué au moment de passer la clôture.

C'est ainsi, par la mort de sept fils de Wallonie, que se termina cette pénible tragédie qui devait marquer la fin de l'occupation nazie et le lever de l'aurore bariolée de sang...

La rançon était payée et bien payée... Le soir, nos libérateurs défilaient dans ces villages où ils étaient accueillis par des cris de joie, les râles des agonisants et les pleurs des parents éplorés.

Quelques notes sur la section 12001

Le premier noyau de cette section fut constitué, dès le 15 janvier 1941, par MM. Demaret de Havelange, C. Vierset de Maffé, et Louis Colson de Gros-Chêne, et relié bientôt à la Légion Belge, sous le commandement de M. Barthélémy de Ciney.

Au début, l'activité de la section se bornait, comme partout à ce moment, dans la résistance, à fournir aux chefs les renseignements sur l'ennemi et ses collaborateurs et à recruter des hommes sûrs pour les tâches à venir. Puis vint, en 1943, l'aide aux réfractaires, la confection des fausses identités, les incendies de lin et de colza, l'enlèvement, à Gros Chêne, de la voiture de M. Dheur, destinée à la Gestapo. Le chef Demaret, menacé, doit prendre le maquis fin 1943. La section continue sa mission, aidée par les conseils sages et discrets de M. l'abbé Feraille, révérend curé de Méan, lequel devient le « faussaire » attitré du groupe. La 12001 participe aux principaux parachutages de la plaine « Sapin ». Bien des parents, au début, ignoraient l'activité patriotique de leurs jeunes gens : tel, ce patriote qui, au soir des jours de parachutages, simulait un mal de tête, montait tôt dans sa chambre et, vers 10 heures, s'échappait du logis par la fenêtre pour courir à la plaine... et rentrer chez lui à 5 heures du matin.

La section avait construit, au « Bois de Boffeux », une cachette souterraine magnifiquement camouflée : toit en tôle recouvert d'une épaisseur de terre de 50 centimètres, cachant aux regards indiscrets un abri confortable où vécurent pendant cinq mois, cinq réfractaires.

La nuit, un feu s'allumait dans le poêle, tandis que les armes étaient maintenues en parfait état. Parfois Louis Colson et Pol Godfroid y donnaient la théorie aux hommes.

Le 28 août 1944, la section 12001 réceptionne un parachutage de vingt-quatre containers, sur la plaine « Ulex », à Avins-en-Condroz ; pendant trois jours et trois nuits, les maquisards, sous la pluie, restent de faction autour de ce matériel, jusqu'à l'enlèvement par M. Thirion, de Somal.

Le 8 septembre, à la plaine « Ulex », la section est attaquée par deux cents Allemands disposant d'artillerie. Le combat est accepté et, d'après le témoignage de témoins dignes de foi, l'ennemi a eu plus de vingt tués, qui furent évacués en camion ; la 12001 compte trois blessés : Donville, Penasse et Bourgeois.

Le lendemain, trois maquisards de ce groupe font prisonniers trois S.S. à Gros-Chêne, puis, vingt-quatre heures après, ils capturent un lieutenant et un adjudant boches.

Les « soutiens » et « amis » de la Résistance

Les Condrusiens furent, en général, les amis des résistants. Il faudrait un volume pour raconter ce qu'ils firent pour aider les patriotes. Citons simplement, d'après les renseignements recueillis, le dévouement des familles Dodet-Gaspar et Delcominette-Jadot, de Bonsin, Damblon, de Septon, Thirion, de Somal, Vincent et Bihain, de Méan, Quétin, Dachouffe et Rensonnet, d'Enneilles, Leboutte, d'Amas-Ocquier, Monier, de Borlon, Piron, de la ferme de Bayr, Willem de la ferme du Sclay, Fernand Antoine, de Somme-Leuze, Antoire Laboule et Alphonse Defawe, de Petit-Somme, le garage Gaspar, du Gros-Chêne, Leboutte, de Palenge, et nous en oublions, mais soulignons quand même d'une manière spéciale le dévouement particulièrement désintéressé de deux foyers de Char-deneux : la famille Fiacre-Jadot héberge, depuis 1942, une petite fille des villes ; cette famille compte un prisonnier et verra deux de ses enfants s'engager dans l'A.S. Pendant six mois, ces braves cultivateurs cachèrent un réfractaire arlonnais, lequel sera, à la suite d'une dénonciation, cueilli au saut du lit, incarcéré à Namur et libéré à Beverloo ; puis, sans hésiter, ils acceptent encore de soustraire à la Gestapo, une jeune fille de l'M.N.B. de Verviers et l'abritent sous leur toit pendant quatre mois ; ils la font passer pour une Bruxelloise sinistrée.

La famille Nassogne-Delhez fut véritablement la providence des Juifs réfractaires et résistants : à toute heure du jour et de la nuit, la table était prête pour tous les malheureux traqués par l'ennemi. Nous ne pouvons non plus passer sous silence l'activité de M. Grignet, préposé au service du ravitaillement, à Ocquier, qui envoyait chaque mois, à l'Armée Secrète, des timbres de ravitaillement et de précieux renseignements, ainsi que l'aide fournie à la Résistance par M. Ancia, d'Amas-Ocquier ; par lui, en effet, l'A.S. fut mise en possession du tracé, en territoire français et belge, de la ligne téléphonique Paris-Berlin.

Epinglons encore en passant l'attitude courageuse

du secrétaire communal qui, à Bonsin, reprit, à la barbe des Boches, les cartes de ravitaillement qu'ils voulaient enlever aux jeunes gens devant, selon eux, aller travailler en Allemagne : ce qui valut à Bontemps d'être roué de coups.

Nos maquisards comptaient encore comme amis et soutiens M. le curé de Bois-Borsu qui, après avoir été agent de renseignements en France, s'en revint dans le Condroz continuer sa tâche patriotique. A Odet-Borsu, existait un oasis pour les hors-la-loi et les agents de renseignements, chez M. et Mme Des-sart.

Pour soigner ses malades et ses blessés, les résistants condroziens pouvaient faire appel au dévouement désintéressé du docteur Rase d'Ocquier, et du docteur Cravatte de Noiseux.

M. le pharmacien Otto, d'Ochain-Clavier, outre ses médicaments, fournissait des renseignements, cachait des Juifs, des Russes, des maquisards blessés, des pigeons anglais, les registres communaux de Clavier, etc. M. Otto est allé à Buchenwald.

La calme est revenu

Aujourd'hui, le calme est revenu dans ce pays meurtri. Les abris sylvestres se sont effondrés peu à peu, envahis par la végétation nouvelle. De-ci de-là, un container oublié rouille lentement et les petits oiseaux ont fait un perchoir de ce qui fut jadis un râtelier d'armes.

Les échos de la bataille se sont tus depuis longtemps et chacun a repris par champs et bois le chemin coutumier du travail paisible.

Les maquisards d'hier, hommes rudes et impitoyables pour l'ennemi, ont retrouvé la paix de leur foyer. Ces souvenirs, trop peu nombreux, auront fait surgir en eux une foule d'images, celles d'une vie aventureuse. Ils se sont rappelés les jours d'angoisse, les combats, les camarades dispersés et ceux-là-surtout qui ne reviendront plus.

Oui, ils auront eu à l'esprit le souvenir des camarades tombés au combat, morts dans les camps, fusillés dans les prisons. Ils auront vu une fois encore, le geste familier de ceux qui n'auront pas connu cette victoire qu'ils espéraient, qu'ils attendaient. Tous ont jeté dans la bataille le meilleur d'eux-mêmes, tous étaient prêts à l'ultime sacrifice.

Et maintenant, notre reconnaissance sera-t-elle jamais assez grande au regard d'un tel dévouement ? N'avons-nous pas déjà oublié le maquis et ses héros légendaires ?

Tandis que le soir tombe sur les bois de chez nous, des ombres anciennes rejoignent celles de nos maquisards. Tous ceux qui combattirent pour que cette terre fût libre se rejoignent à travers les âges dans une immense veillée d'armes.

Le pays de Somme-Leuze a pansé ses plaies et repris courageusement la tâche quotidienne. Il gardera longtemps la mémoire de ses fils héroïques, les gars de ces villages aux noms chantants et les autres, les enfants adoptifs, Juifs et réfractaires venus des quatre coins du pays.

Tous ont combattu coude à coude et ont écrit, dans le sang et la souffrance, une splendide page de gloire.

Pol Matagne

TABLE DES MATIÈRES

Coups de feu dans le vide	03
Mon beau pays	03
Après l'orage	04
Le maquis s'éveille	04
On passe à l'action	04
Cartes et timbres	05
Raid sur la « Corporation »	05
Confiance bien placée	05
Des voleurs bien élevés.	05
Le camion rouge des facteurs	06
Feldgendarmes au fossé	06
L'Évangile sauveur	06
Un mauvais déguisement.	07
Rendez-vous manqué	07
Un message peu banal	07
Les Boches frappent un grand coup	08
Alerte au maquis	09
Nouvelles arrestations.	09
Un éloquent tableau.	09
Des cadavres encombrants	09
Les bandes du maquis.	10
«Nous les bandits...».	10
Eusèbe et Eurêka	11
Sapins, bougies et parachutes	11
Les ailes amies	12
Manque de flair	12
Ici, Londres....	13
Estafettes héroïques	13
L'aube sanglante de la liberté	13
Les dernières convulsions	14
Des hommes courageux	14
Un rescapé vous parle.	14
L'ordre de la mort	15
Le dernier crime	15
Quelques notes sur la section 12001	16
Les « soutiens » et « amis » de la Résistance	16
Le calme est revenu	17

